

Cinq nuances de polars

Recueil de nouvelles policières et criminelles

Charlotte Adam

Cet ebook a été publié via Bookelis

© Charlotte Adam, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés
pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

*À mon grand-père,
qui m'a appris que raconter une histoire, c'est faire deux heureux :
celui qui l'invente et celui qui la découvre.*

AVERTISSEMENT

Les nouvelles de ce recueil relèvent de la pure fiction : les personnages, lieux, entreprises, sites, mentionnés sont issus de ma seule imagination. Toute ressemblance avec des personnes, des lieux, des événements ou des entités existant réellement serait purement fortuite.

SOMMAIRE

Un maire dans la tourmente

Mystérieuses disparitions

L'auteur du crime

La gorge infernale

Mauvaise rencontre

REMERCIEMENTS

Un maire dans la tourmente

Mercredi matin

La sonnerie du téléphone de la mairie retentit à trois reprises. À la quatrième, Léonard Peyrac, dit Léo, maire du village du Fagnet, commune auvergnate de cent quatre-vingt-neuf habitants, décrocha. La secrétaire de mairie ne travaillait pas le mercredi matin, il l'avait oublié ; pendant un bref instant, il avait espéré échapper à la corvée du téléphone.

— Mairie du Fagnet, bonjour.

— Bonjour, monsieur Peyrac, maire de la commune du Fagnet ?

— C'est moi-même.

— Capitaine Fournier, gendarmerie d'Aurillac.

Léo Peyrac posa sur son bureau le compte-rendu du dernier conseil municipal qu'il était en train de relire, sentant d'instinct que l'appel allait lui apporter des ennuis.

— On nous a signalé un cambriolage avec effraction sur votre commune, j'ignore si vous avez déjà été averti ? annonça d'emblée Fournier.

— Non. Où est-ce arrivé ? Qui en a été victime ?

— C'est une résidence secondaire, une maison de vacances dont les propriétaires viennent quelques fois dans l'année. Au lieu-dit La... La Choune.

Léo Peyrac voyait parfaitement le lieu en question. Une vieille grange délabrée qui avait été rachetée quelques années plus tôt par une famille venant de Bretagne (de Bretagne !) et plutôt bien retapée, il fallait le reconnaître, même si la couleur bleu horizon des volets jurait un peu, à son avis. Enfin, c'était grâce à des touristes comme ceux-ci, tombés amoureux du Fagnet, que certaines vieilles pierres échappaient à la ruine et que des bâtiments à l'abandon étaient réhabilités.

— La maison appartient à la famille Le Guerzec, vous les connaissez ? poursuivit le gendarme.

— Pas personnellement, mais de vue, oui. Ils viennent au village depuis des années. Que s'est-il passé exactement ? Vous avez un suspect ?

— Écoutez, si vous avez le temps, le mieux serait que nous nous retrouvions sur place.

Le maire soupira. Non, il n'avait pas vraiment le temps. Pas en plein mois d'août, avec la fête du village le lendemain, le restaurant de son frère qui affichait un taux record de réservation, où il donnait un coup de main, le concours du meilleur fromage de la vallée qu'il devrait arbitrer le week-end suivant et pour finir un désaccord avec l'entreprise d'exploration forestière qui officiait en ce moment même dans la forêt communale. Tout ça en l'absence de son adjointe, cette grosse dinde de Bertille Mougnaç, membre active du parti d'opposition,

qui s'était octroyé quelques jours de vacances. Exprès sans doute, histoire de le mettre dans la m... mouise. Ah oui, il y avait aussi ce film qui allait se tourner en partie dans la vallée et sur le territoire de la commune, et dont les équipes devaient arriver le jour même. Ou peut-être étaient-elles déjà sur place, il ne se rappelait plus les dates exactes, c'était Bertille Mougnaç qui avait géré le dossier.

— J'arrive, s'entendit-il répondre. Pas le choix.

Le lieu-dit La Choune ne comportait qu'une seule vieille bâtisse, bien rénovée, à l'écart du village, sur la modeste route qui menait au fond de la vallée.

Léo Peyrac gara sa Smart grise devant la maison, juste à côté de la camionnette de gendarmerie déjà stationnée. Il s'extirpa de son véhicule en songeant qu'il aurait dû tenir compte de son gabarit avant d'opter pour un modèle aussi petit. Âgé de trente-cinq ans, amateur de bons vins et de produits locaux, notamment le fromage et la charcuterie, il était ce qu'on pouvait appeler « un homme replet ». Pas très grand mais plutôt large donc, avec des yeux bleus ronds qui lui donnaient un air enfantin aux dires de certains, Léo ne comptait pas spécialement sur son physique pour avancer dans la vie. Le fils de Thomas Chassagne, son opposant de toujours, avait même crié un jour dans sa direction « gros lard ! » alors qu'il traversait la place du village. Venant d'un enfant de six ans, c'était puéril mais néanmoins vexant.

Il remit en place sa veste beige un peu froissée par le trajet et se dirigea vers l'entrée de la maison qui se trouvait sur le côté. Un trou béant dans la porte vitrée ne laissait pas grand doute sur l'endroit par lequel le cambrioleur s'était introduit dans la demeure. Des éclats de verre gisaient éparpillés sur le sol. Quelle idée aussi, de remplacer une bonne porte de grange en bois par cette baie transparente et moderne, encadrée de PVC, qui jurait affreusement avec les vieilles pierres du bâtiment... Léo appréciait le confort et le progrès, mais il estimait que les rénovations devaient s'intégrer dans l'environnement existant.

Un homme en uniforme de gendarmerie vint à la rencontre du maire. Plus grand que lui, plus mince aussi – ce qui n'était guère difficile –, il portait des lunettes cerclées de métal derrière lesquelles des yeux verts perçants scannaient littéralement les lieux et les personnes.

— Monsieur Peyrac ? Capitaine Fournier. Gendarmerie d'Aurillac.

Ils échangèrent une poignée de main tandis que Léo Peyrac se demandait pourquoi son vieil ami, le lieutenant Dumazet, ne s'était pas déplacé et n'avait même pas jugé bon de l'informer de ce cambriolage. Il n'avait encore jamais entendu parler de ce Fournier au sein de la gendarmerie, c'était un nouveau, sans aucun doute.

Un flash en plein visage l'aveugla et il ne put retenir un juron.

— Pardon, je pensais l'avoir coupé !

Le jeune homme qui se tenait devant lui avait des airs d'adolescent attardé avec sa casquette vissée sur des cheveux blonds mal coupés et son sourire niais. Derrière lui, un quadragénaire au crâne rasé filmait.

— Les journalistes sont déjà là ? Qui les a prévenus ? grogna Peyrac.

Fournier haussa les épaules.

— Alors, y a-t-il des empreintes, un suspect, des témoins ? relança le maire.

— Pas d'empreintes, le cambrioleur devait porter des gants. Pas de témoins non plus, on pense que c'est arrivé cette nuit car il y a eu un gros orage hier soir et, malgré la porte vitrée en miettes, l'intérieur de la maison n'est pas mouillé. De plus, il y a des traces de chaussures à l'intérieur, avec un peu de boue. Les Le Guerzec ont été prévenus, bien entendu. Ils arrivent.

— De Bretagne, ils ne seront pas là tout de suite, constata Léonard en essayant de rajuster sa veste.

Comme pour sa voiture, il avait choisi un modèle dans lequel il se sentait quelque peu engoncé.

— Détrompez-vous, ils sont là ! annonça Fournier en tendant la main vers une Clio rouge qui empruntait le chemin menant à la maison.

— Déjà ?? Pas possible, quand sont-ils partis ?

— Ils vont nous être utiles pour faire l'état des lieux, constata Fournier en éludant la question.

Vingt minutes plus tard, le couple Le Guerzec avait fait le tour de la maison, suivi de près par Fournier et les journalistes, au nombre de trois finalement.

« Ils ne sont pas foutus d'envoyer un seul photographe ou gratte-papier pour couvrir la fête communale, mais pour un simple cambriolage, on envoie une équipe de reporters... », songea Léo Peyrac non sans aigreur. Pour quel journal travaillaient-ils d'abord ?

Alors qu'il se dirigeait vers eux, Fournier l'intercepta.

— Nous avons la liste de ce qui a été volé. Il n'y avait pas d'argent dans la maison.

— Encore heureux, même si ce genre de cambriolage est rare, il faudrait être insensé pour laisser des billets dans une maison loin de tout fermée six mois de l'année, rétorqua Léo. Rien de trop grave donc ? Ils sont assurés, j'espère ?

— Ils le sont. Je vous indique quand même ce qui a disparu, parce que ce n'est pas commun : des couverts et gobelets en plastique...

— Un randonneur égaré surpris par l'orage qui aura fracassé la porte pour s'abriter ? supputa le maire.

— Laissez-moi terminer ! Il y a aussi un arc et trois flèches.

Un arc et trois flèches... Léo se repassait ces mots en boucle en regagnant la mairie. Les Le Guerzec avaient expliqué pratiquer le tir à l'arc pour le sport, une idée saugrenue selon lui. Pourquoi ne pas plutôt faire des herbiers, collectionner les cailloux ou peindre ? Il avait déjà observé des engins de ce type, et imaginer qu'un cambrioleur se balade en liberté avec ça n'avait rien de rassurant. Un arc comme ça, c'était une arme. La chasse était par ailleurs interdite dans une bonne partie de la vallée située dans le périmètre du Parc Naturel Régional des Volcans d'Auvergne.

Léo Peyrac se gara dans un emplacement minuscule juste devant la mairie, avec une satisfaction non dissimulée. C'était dans ces moments qu'il se félicitait d'avoir choisi une Smart : il avait la sensation de parfaitement contrôler son gabarit, enfin celui de sa voiture...

Tandis qu'il descendait de son véhicule, un homme grand et maigre, portant une barbe mal taillée d'un brun tirant sur le roux, se précipita vers lui. Il reconnut Thomas Chassagne, le frère du Matthieu du même nom. Tous deux étaient membres du Front d'Indépendance du Fagnet (FIF). Un parti au nom aussi ridicule que son programme, jugeait Léonard. Indépendance par rapport à quoi d'abord ? Ces excités voulaient mettre fin aux activités touristiques qui selon eux « dénaturaient la région ». Et ils espéraient vivre de quoi ? D'un peu d'élevage, de la vente de quelques fromages entre eux ? Pourquoi ne pas carrément retourner au troc ? Autant d'arguments que Léo mettait en avant lors des débats, et il aimait à croire que ses paroles avaient su convaincre, car il avait été élu (à cinq voix près, mais dans un village où seuls cent soixante-dix habitants votaient, cinq voix, ce n'était pas si mal).

Bref, tandis que Thomas Chassagne s'approchait, Léo fit mine de ne pas le voir. D'ailleurs il allait s'empresse de regagner son bureau à la mairie pour appeler son ami gendarme Dumazet. Mais le gêneur se campa franchement devant lui.

— Alors monsieur le maire, on m'évite ? ricana-t-il. On ignore ses administrés, hein ? Pas très beau tout ça. Quand on représente la République, on représente tout le monde, pas seulement ses petits copains du gratin...

Cette phrase mit Léo hors de lui. L'insulte était mordante, Chassagne insinuait carrément qu'il n'était plus des leurs, lui qui était né et avait grandi au village d'où il ne s'était absenté que cinq ans, le temps de faire ses études à la ville (bien obligé !). Pire, on l'assimilait à ces énarques que lui-même critiquait du matin au soir, des gens déconnectés de la réalité du commun des mortels... Léo Peyrac prônait le développement du tourisme et l'accueil des randonneurs pour faire vivre la vallée, cela ne faisait pas de lui un adepte du capitalisme et de la mondialisation, bon sang !

Thomas Chassagne revint à la charge :

— C'est comme pour cette histoire d'exploitation forestière, jusqu'où vous allez autoriser les coupes, hein ? Ils devaient s'arrêter au Vallon des Sapins Noirs et ils ont déjà attaqué l'autre versant, ils remontent vers la Châtaigneraie.

— Ils nettoient seulement les arbres morts, une forêt ça s'entretient ! rétorqua Léo en espérant qu'il ne s'agissait que de cela ; il devrait aller le vérifier rapidement.

— Mais oui, et puis ça rapporte des sous, hein ?

— Ça permet d'entretenir les sentiers pour les randonneurs, et avec « les sous » comme vous dites, on va pouvoir refaire le toit de l'église, il en a bien besoin. C'est un bâtiment historique qui mérite d'être protégé. Vous préféreriez que j'augmente les impôts ?

— Ah l'église... Y en a que pour ça ici : pour les étrangers et les culs-bénits ! Comme votre grand-mère qui ne rate pas une messe, hein ? Ça ne l'a pas empêchée de se taper la moitié du village tandis que son vieux était cloué au lit...

Hors de lui, Léo saisit Thomas Chassagne par le col et hésita un instant. Un coup de poing bien placé le soulagerait mais laisserait des traces... Il se contenta donc de soulever Thomas, homme sec et tout en nerfs, et de le lancer dans la pente menant à la place du marché comme il l'aurait fait d'un ballot de linge sale. Le surpoids avait ses avantages tout de même... Chassagne dévala une dizaine de mètres en beuglant et se releva en mugissant :

— Tu t'en tireras pas comme ça ! Je trouverai un témoin ! Y aura une plainte pour agression !

Soulagé mais tourmenté par sa conscience qui lui disait qu'il aurait dû tenir ses nerfs, Léo s'en retournait vers la mairie quand une voix bien connue l'interpella :

— Léonard !

Une seule personne s'obstinait à utiliser son nom de baptême : sa grand-mère, Murielle Peyrac, la mère de son père, dite la Mumu.

— Comment ça va, la Mumu ? demanda le maire à la nonagénaire chenu vêtue de noir qui s'avavançait vers lui en s'appuyant sur son parapluie.

— Pas trop bien, mon petit, pas trop bien.

C'était la réponse rituelle ; aussi loin que remontait la mémoire de Léo Peyrac, Murielle Peyrac n'allait jamais bien, mais elle enterrait tout le monde : son mari, son fils aîné, ses frères et sœurs, et nombre de ses amis.

— Qu'est-ce qu'il voulait celui-là ? lança-t-elle avec un geste dans la direction de Chassagne qui s'éloignait en clopinant.

— Toujours les mêmes histoires, tu sais bien.

La Mumu cracha au sol, puis fit le signe de croix.

— Des païens, cette famille Chassagne, je l'ai toujours dit. Le vieux, on le connaissait quand on était gamins, il faisait peur à tout le monde... Il sacrifiait des bestioles le soir aux carrefours dans la forêt. Il appelait le Diable, je te le dis ! Nous, les gamins, on savait tous qu'il fallait le fuir comme la peste. Il a transmis ça à ses fils et aux fils de ses fils, comme ces deux-là, Thomas et Matthieu.

— C'est vieux tout ça, Mumu...

Une fois la vieille femme lancée sur ce sujet, Léo savait qu'il était impossible de l'arrêter. Elle remonterait trois siècles en arrière, s'il le fallait, pour trouver des torts à la famille Chassagne. Il était vrai que les Peyrac et les Chassagne s'étaient toujours détestés, mais de là à en faire un scénario de série B, ponctué de magie noire et de malédictions comme le faisait la Mumu...

— Je vais devoir y aller, expliqua Léo. Il y a eu un cambriolage dans une maison de vacances, et il faut que j'appelle un ami à la gendarmerie d'Aurillac.

La vieille femme cracha de nouveau au sol.

— C'est pas propre toute cette politique, je le dis, moi. Pourquoi que tu t'es engagé là-dedans, Léonard ? Y a que des vauriens et des criminels dans ce milieu. Des types comme les Chassagne par exemple.

— Tu veux dire qu'il aurait fait un meilleur maire que moi ? coupa Léo.

— Je veux pas voir mon petit-fils dans ce panier de crabes ! Un cambriolage, tu vois, c'est le début des ennuis. Y avait pas ça avant, quand j'étais petite... Toutes ces choses... Ce sont les étrangers qui les ont amenées ici...

De son temps on menait les gens au bûcher pour soupçon de magie noire au coin des bois, sans autre forme de procès, songea Léo sans oser formuler sa pensée.

— Mais ça s'arrêtera pas là, je le dis, moi, grommela la Mumu en s'éloignant. Le début des ennuis...

Léo put enfin franchir la porte de la mairie et s'enfermer dans son bureau où il se laissa tomber dans le fauteuil rembourré qu'il avait fait installer dans un angle de la pièce. Les ressorts grincèrent un peu, mais il était bien. Jusqu'à ce que le téléphone sonne de nouveau.

— Putain de putain de putain de merde !!!

Il décrocha et beugla dans le combiné :

— Mairie du Fagnet !

— Léo ? C'est Ernest. Ça n'a pas l'air d'aller.

Ernest. Le frangin, propriétaire d'un bar restaurant.

— Journée compliquée, grogna Léo. Depuis quand tu m'appelles sur le fixe de la mairie ? J'ai un portable !

— Tu ne répondais pas.

Léo chercha son téléphone dans la poche de son pantalon, puis dans celle de la veste. L'appareil ne s'y trouvait pas. Un nouveau chapelet de jurons lui échappa.

— Bon, tu voulais quoi ?

— Savoir si tu aurais le temps de donner un coup de main à ton frère pour le service de ce soir. J'ai vingt-huit couverts. Je suis seul avec Mado et Thierry.

La femme et le fils d'Ernest étaient bien souvent mis à contribution pour le service, et en général, à trois, ils s'en sortaient.

— Tous les trois ça ne le fait pas ? s'étonna Léo.

— Je gère la cuisine, Mado et Thierry seront seuls en salle. Non, à vingt-huit couverts, ça ne suffit pas.

— Et moi tu crois que je n'ai rien d'autre à faire bien sûr ?

Léo était d'humeur belliqueuse.

— Tu vas pas prendre la grosse tête, dis donc ? s'agaça Ernest. Le restau, c'est plus assez bien pour toi ?

— Oh, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ! Je n'ai pas le temps pour ce soir, je suis désolé, j'ai la fête du village à superviser, il faut que je voie les forestiers qui sont en train de faire je ne sais trop quoi vers la Châtaigneraie, il y a aussi le concours de fromages...

— C'est bon, c'est bon ! coupa Ernest d'un ton sec. Navré d'avoir dérangé Mōssieur le maire !

Et il raccrocha. Léo poussa un soupir. Ah, la famille...

Il chercha le numéro de la société d'exploitation forestière avec laquelle la commune du Fagnet avait souscrit un contrat, mais, quand il appela, il ne tomba que sur une secrétaire qui lui promit de transmettre le message aux patrons.

L'après-midi touchait à sa fin quand Léo termina son tour du village : dans le cadre de la préparation de la fête communale, il avait vérifié que la signalisation était en place pour interdire l'accès à la place où se tiendraient les animations, il s'était assuré que le traiteur auquel ils avaient fait appel pour la restauration (en fait un camion rôtisserie préparant des grillades à volonté) était réservé, et il avait inspecté l'estrade sur laquelle se déroulerait le bal de fin de soirée, installée par des techniciens municipaux. En résumé, il avait fait tout son boulot d'élu de la ville et, quoi qu'en disent ceux de l'opposition, ça n'avait pas grand-chose à voir avec une sinécure dans des bureaux luxueux. Ici, pas moyen de déléguer, tout simplement parce qu'il n'y avait personne à qui déléguer ce qu'on n'avait pas envie de faire.

L'hiver dernier, quand la neige avait bloqué la route et que le chasse-neige départemental avait mis trois jours à se décider à venir déblayer (malgré les appels répétés de Léo auprès du Préfet), il s'était retrouvé aux côtés des deux employés municipaux – tous deux contractuels à temps partiel et plus tout jeunes –, pour pelleter la place centrale du village et permettre aux habitants de pouvoir au moins sortir de chez eux et aller acheter du pain tant qu'il en restait à la boulangerie. Non, décidément, maire ici, ce n'était pas un emploi fictif, songea Léo.

Avant de rentrer chez lui, il décida d'aller faire un tour en voiture sur le chantier forestier. Après trois kilomètres de route sinueuse au milieu des arbres, il parvint à la clairière où s'entassaient les troncs déjà ébranchés attendant d'être transportés à la scierie la plus proche. Il gara sa Smart, regrettant pour le coup de ne pas avoir choisi un 4x4, et s'engagea à pied sur la piste. À cette heure, plus personne ne travaillait sur le chantier, mais il espérait pouvoir se faire une idée de la zone déboisée et vérifier qu'elle correspondait à ce qui était inscrit sur le contrat.

Après quelques centaines de mètres en sous-bois, la luminosité diminuant drastiquement, il préféra faire demi-tour. Les parcelles déboisées lui paraissaient respecter ce qui avait été prévu, néanmoins un petit point avec la société d'exploitation ne serait pas de trop. S'il laissait couper ne serait-ce qu'un arbre de trop, le FIF sauterait sur le prétexte pour lui en mettre plein la figure. Et avec les tendances écologistes à la mode, il risquait fort de passer pour un ennemi de la nature, un vendu aux puissances financières, ou carrément un adepte de la destruction de la planète ! Les raccourcis étaient faciles.

Une fois de retour à sa voiture, il consulta son petit agenda qui ne le quittait pas. Dans quatre jours, le plus gros de la saison serait terminé. Une fois passés la fête communale et le concours de fromages, les touristes repartiraient de jour en jour, laissant la vallée retrouver son calme habituel. Il pourrait souffler un peu.

Jeudi matin

Au lever, Léonard Peyrac avait estimé que la journée serait meilleure que la veille (difficile de faire pire en même temps). Puis il y avait eu ce troupeau de vaches, sur la route, qui lui avait fait perdre vingt bonnes minutes. Dans la vallée, les vaches étaient prioritaires, les malheureux automobilistes n'avaient qu'à prendre leur mal en patience et avancer au pas derrière le troupeau, il fallait bien que les bêtes aillent aux alpages et les routes étaient les seules voies d'accès praticables pour les bovins.

Il arriva donc plus tard que prévu sur la place du village où se déroulait la fête annuelle. Les stands d'artisanat en tous genres, du bâton de marche en bois aux pots de miel des montagnes, en passant par les sabots décoratifs et les incontournables fromages, étaient déjà en place et une jolie petite foule s'amassait autour d'eux. Tant mieux. Il repéra les habitants du village qui tenaient un stand. Quelques résidents des hameaux voisins pouvaient également louer un emplacement à la journée et certains ne manquaient pas de le faire. En voyant Thomas Chassagne saisir un billet de cinquante euros tendu par un client qui venait de lui acheter du fromage, il se dit que cette fois-ci, on pourrait difficilement lui reprocher de ne pas se soucier des producteurs locaux. Le marché spécial lors de la fête communale, c'était son idée à lui. Et s'il faisait venir des forains extérieurs au village, c'était pour s'assurer que les touristes se donneraient la peine de se déplacer : les manèges et autres trampolines rencontraient un vif succès auprès des enfants. Certaines familles « de la ville » venaient pour la journée, exprès pour passer un sympathique moment autour de ces attractions, et se laissaient tenter par les produits locaux ou la restauration.

Léo Peyrac serra quelques mains, essuya une ou deux plaisanteries sur son teint écarlate – il avait couru en sortant de sa voiture garée en bas du village pour rattraper un peu son retard –, puis il se dirigea tranquillement vers la mairie, arborant un sourire satisfait.

Il avait à peine poussé la porte qu'il vit Déborah, la jeune secrétaire de mairie à temps partiel, se précipiter vers lui, visiblement effarée. Blonde, petite et dodue, elle avait facilement l'air d'un poussin égaré au milieu d'une basse-cour, cherchant ses repères et pépiançant à tout va.

— Monsieur Léonard, monsieur le maire !

Elle avait toujours du mal à se mettre dans le crâne que Léonard n'était pas son nom de famille, mais à part ça, elle faisait un boulot acceptable. Certes, elle n'avait pas inventé le fil à couper le beurre, mais elle était ponctuelle et avait une écriture soignée, chose appréciable pour les réunions, quand l'ordinateur était en panne.

— Oui, Déborah ?

— Oh que je suis contente que vous soyez là ! J'ai essayé d'appeler votre portable mais ça répond pas... Avec la fête je pensais que vous seriez là plus tôt.

Ce qui ne manqua pas de lui rappeler qu'il n'avait pas retrouvé, ni recherché d'ailleurs, ce maudit téléphone.

— J'ai égaré mon téléphone, expliqua-t-il. Et j'ai été retardé sur la route par le troupeau des Sougeon qui changeait de pré... Que se passe-t-il donc ?

— Un monsieur de la gendarmerie au téléphone pour vous, il paraît que c'est grave, c'est très important, c'est capital, un élément crucial...

Léo leva les deux mains afin d'interrompre cette recherche infinie de synonymes. Il gagna son bureau tandis que Déborah le suivait en haletant comme un vieux chien. Elle aussi souffrait d'un certain embonpoint et les émotions lui étaient aussi peu profitables que les activités physiques. Léo lui fit signe de le laisser seul, tout en prenant le téléphone, et elle obtempéra avec une déception manifeste. Son côté commère restait sur sa faim.

— Léonard Peyrac, maire du Fagnet à l'appareil, annonça-t-il.

— C'est le capitaine Fournier. Il y a du nouveau.

— Oui ? Au sujet du cambriolage à La Choune ?

— Non, cette fois il s'agit d'un homicide.

— Un... Un homi..., s'étrangla le maire.

— Un meurtre si vous préférez.

— Je sais ce qu'est un homicide ! grogna Léo.

Il ne manquerait plus que ce fonctionnaire de la ville le prenne pour un attardé ! Évidemment, Le Fagnet et ses cent quatre-vingt-neuf habitants (en hiver, car en été, avec les touristes, la population triplait), ce n'était pas Aurillac, néanmoins, il ne laisserait personne le prendre de haut.

— Quand ça ? Où ça ?

— Le corps n'a pas été formellement identifié pour le moment, mais il s'agirait d'un certain Matthieu Chassagne.

Le frère de Thomas, songea aussi Léo.

— On l'a retrouvé au pied d'une cascade, précisa le gendarme. Un randonneur qui passait par là. Moche découverte pour un vacancier.

— La cascade du Corbeau ?

— C'est ça.

— Il aurait fait une chute ? Pourquoi parlez-vous d'homicide ?

— Parce qu'il avait une flèche en travers du corps.

Sur la route menant à la cascade du Corbeau, Léonard avait le sentiment d'être plongé depuis la veille dans un cauchemar dont il ne parvenait pas à se réveiller. Un cambriolage suivi d'un meurtre sur sa commune, pendant son mandat... Ah ça, pour une fois, les journalistes allaient parler du Fagnet ! Peut-être même le village passerait-il au journal télévisé national. Mais pour des raisons qui entacheraient pour des années sa réputation.

Il aperçut plusieurs véhicules garés sur le petit parking d'où partait la sente piétonne conduisant à la cascade du Corbeau, un lieu d'ordinaire très apprécié des randonneurs avec sa

jolie chute d'une quinzaine de mètres de haut éclaboussant les roches en contrebas et parsemant de gouttelettes les fougères environnantes.

Léo emprunta le chemin tout en inspirant à fond. Il n'échapperait pas aux questions des journalistes ; il devrait se montrer inquiet, mais confiant dans le travail de la justice, tout en ne donnant pas l'image d'un maire indifférent... Plusieurs hommes étaient rassemblés autour d'un drap blanc couvrant une masse au sol. Certains prenaient des photos, d'autres filmaient la scène du crime.

Il reconnut le capitaine Fournier qui vint aussitôt vers lui.

— Monsieur Peyrac, merci d'être venu si vite.

— Pardon, mais vous avez laissé les journalistes venir carrément sur la scène du... décès ? s'étonna Léo.

— Ce sont des enquêteurs, membres de nos services, qui filment pour avoir tous les éléments du lieu en vidéo ; en visionnant les images plusieurs fois, on peut découvrir des détails qui nous auraient échappé. Ignorez-les.

Bêtement soulagé, tout en comprenant que la venue des journalistes n'était que partie remise, Léo s'efforça de se montrer ouvert à la discussion.

— En sait-on plus sur ce qui s'est passé ?

Il était en plein dans le champ de la caméra et tentait d'en faire abstraction.

— Il faudra une autopsie bien entendu. Pour le moment, on peut dire que l'homme devait se balader là-haut.

Fournier désigna du doigt le sommet de la cascade au-dessus d'eux.

— Il y a un sentier en haut aussi m'a-t-on dit ?

— C'est exact, confirma Léo.

— Bien. Et à cet endroit il a reçu une flèche en plein thorax. Difficile de dire s'il a été tué sur le coup par ladite flèche, en tout cas il a basculé et a fait une chute d'une quinzaine de mètres. Il a la tête complètement fracassée, il y en avait partout...

Léo fit une grimace, les détails n'étaient pas nécessaires.

— Et qui l'a identifié du coup ? Au téléphone, vous disiez que vous n'étiez pas sûr.

— Il avait des papiers d'identité dans la poche de son sweat. On demandera à la famille de venir confirmer son identité à la morgue, quoique vu l'état de son visage, ils auront du mal à le reconnaître... Un prélèvement ADN sera sans doute opportun... Ou une identification dentaire. Vous voulez voir si vous le reconnaissez ?

— Sans façon, laissons parler l'ADN, répondit précipitamment Léo.

— Comme vous voudrez. Il avait aussi sur lui un peu d'argent liquide, on ne l'a pas tué pour le voler, c'est certain.

— Pour la flèche, il s'agirait d'une de celles qui ont été volées avec l'arc à La Choune ?

— Les Le Guerzec nous le confirmeront, mais c'est probable. À moins que ce ne soit une coutume répandue dans le coin de se promener avec arcs et flèches ?

Léo haussa les épaules. La question n'appelait pas de réponse.